

Études littéraires africaines

CAMARA Sory, *Vergers de l'aube. Paroles mandenka sur la traversée du Monde*, Bordeaux, Éditions Confluences, 2001, 201 p.

Xavier Garnier



Numéro 13, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041807ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041807ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garnier, X. (2002). Compte rendu de [CAMARA Sory, *Vergers de l'aube. Paroles mandenka sur la traversée du Monde*, Bordeaux, Éditions Confluences, 2001, 201 p.] *Études littéraires africaines*, (13), 57–58.
<https://doi.org/10.7202/1041807ar>

■ CAMARA SORY, *VERGERS DE L'AUBE. PAROLES MANDENKA SUR LA TRAVERSÉE DU MONDE*, BORDEAUX, ÉDITIONS CONFLUENCES, 2001, 201 p.

La métaphore des "vergers de l'aube" est expliquée dans le chapitre introductif où Sory Camara retrace son itinéraire intellectuel. Très tôt il a compris que les paroles dispersées des adultes n'étaient que le résultat d'un long travail de genèse qui s'effectuait dans ces vergers "où germent les semences de paroles". Sory Camara présente sa recherche sur la parole mandingue, dont la première étape publique a été *Gens de la parole* (1975), comme un itinéraire initiatique, comme une longue traversée vers "la contemplation de la vision". Parce que le sens est enveloppé dans les récits de la tradition orale, le chercheur doit s'efforcer de faire corps avec cette parole et se fonder "sur une méthode et une herméneutique d'inspiration mandenka dans un langage proche du style même des narrateurs". On le voit, la recherche de Sory Camara est totalement solidaire de celle des grands maîtres de la parole, qui sont avant tout des maîtres de sentier de la connaissance. Le chercheur est ici un disciple.

La genèse de cette parole mandingue est présentée en cinq chapitres qui la saisissent à différents niveaux de son actualisation. Il s'agit d'abord de rendre compte de l'émergence de la parole "du marais fumant des gestations incertaines". Toutes les paroles quotidiennes portent en elles cette "parole primordiale", devenue obscure dès lors que les signes se pétrifient, mais qui ouvre la "vision". Cette parole est la plus difficile à saisir, parce que née de souffles, de vibrations, de chocs, de tout un agencement machinique contemporain de la création du monde. La suite de ce chapitre nous entraîne sur les traces de Jonjon Boukari Camara puis de Silatigui Sambali Manjan Danfaka, deux maîtres qui nous mènent au grand "serpent primordial" : "gros des semences de toutes les générations humaines à venir". La vérité de la parole cynégétique est cette chasse spirituelle qui mène à ce "champ d'aube" où la parole primordiale, ce gibier toujours en fuite, perd toute obscurité pour devenir "silence de lumière".

Le chapitre suivant nous explique le fondement du partage entre saison solaire et saison pluvieuse. L'hivernage s'ouvre en mars-avril par le "rite du retour des âmes défuntes" où les sika, les masques des ancêtres, pénètrent dans le village et suspendent la parole. Ils ouvrent le temps de l'ascèse verbale et de la retenue. En décembre au contraire, la fête de Girinfa donne le signal de la libération et ouvre le temps des subversions narratives qui feront l'objet du troisième chapitre. Deux caractéristiques de l'activité narrative sont mises en avant dans ce chapitre : tout d'abord la narration est toujours un moment de retrait hors des contraintes de la vie biologique et sociale, elle est le lieu d'un affranchissement ; ensuite, la narration crée une communauté narrative, qui unit autour du fil de la transmission les vivants et les morts. C'est à partir des ondulations de la voix du conteur que se crée le récit dont les métamorphoses doivent s'adosser à celles de la voix. Le conteur est en contact direct avec "les

temps primordiaux", c'est de là que lui vient la fluidité de son récit et son goût des métamorphoses. C'est depuis ce lieu qu'il observe le monde.

Le quatrième chapitre interroge le statut de la parole initiatique à partir du récit d'une double quête dont l'une parvient à la vision ultime après avoir connu les épreuves de la cécité. Enfin, le dernier chapitre ouvre sur un dépassement de la narration par l'entrée dans la contemplation d'où toute action est exclue.

L'ouvrage de Sory Camara ne supporte pas une lecture rapide ou distraite. Le parti-pris méthodologique ne lui permet pas de faire de concession au lecteur. Celui-ci devra accepter de se laisser à son tour entraîner par la parole mandingue, sans trop savoir où il va. C'est la faiblesse de ce livre, mais pour celui qui accepte de jouer le jeu, c'est une grande force.

■ Xavier GARNIER

■ WATSON STEPHEN, *LE CHANT DES BUSHMEN IXAM. POÈMES D'UN MONDE DISPARU*, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MADELEINE LONGUENESSE, PARIS, KARTHALA, COLL. CONTES & LÉGENDES, 2000, 109 P.

En 1991, un bon poète et critique sud-africain publie *The Return of the Moon, Versions from the IXam* (Cape Town, the Carrefour Press). En fait, la même année, nous avons eu droit à une autre édition de ce recueil de poèmes IXam, aux USA : *Song of the Broken String: Poems from a Lost Oral Tradition* (New York, Sheep Meadow Press). Dans l'édition américaine (c'est celle retenue par Karthala), nous trouvons, en plus des poèmes de Watson, des extraits des cahiers de Bleek. Dans l'édition sud-africaine, nous ne trouvons que des commentaires, à dominante ethnographique, de Watson. Ceci n'est pas fait pour simplifier la question... Toujours est-il que le livre de Watson crée alors un certain remous car on a tout fait dans ce pays pour étouffer un véritable scandale : le génocide des IXam. Il fallait un certain courage politique pour publier un tel livre dans ce qui était encore un contexte d'apartheid. Comme le dit Watson dans sa préface (pp. 14-15) : "Il ne reste personne au monde capable de parler la langue des IXam. Cela suffit à évoquer l'ampleur de la destruction qu'on leur fit subir - elle fut en réalité totale. Mais heureusement (faits que Watson rapporte également dans son introduction), vers 1850, un linguiste allemand, Bleek, arrive en Afrique du Sud. Après avoir travaillé sur la langue des Zoulous sous la direction de l'évêque Colenso, il découvre l'existence de la culture déjà bien meurtrie des IXam. Il obtient du gouverneur du Cap la permission de prendre trois hommes à son service alors qu'ils purgeaient une peine. Aidé par sa belle-sœur Lucy Loyd, il va collecter vers les années 1860 pas moins de 12 000 feuillets, en incitant ses nouveaux serviteurs à dérouler devant lui leurs talents de conteurs. On a donc là un document exceptionnel, le seul qui nous reste d'une civilisa-